Document généré le 23 avr. 2024 19:41

Frontières

FRONTIÈRES

François Dagonet, Tobie Nathan, *La mort vue autrement*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1999, 141 pages

Luce Des Aulniers

Volume 12, numéro 2, printemps 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1074410ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1074410ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)
1916-0976 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Des Aulniers, L. (2000). Compte rendu de [François Dagonet, Tobie Nathan, *La mort vue autrement*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1999, 141 pages]. *Frontières*, *12*(2), 88–89. https://doi.org/10.7202/1074410ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

mique à l'adolescence, et certainement, avec la personne âgée»

V- Le clinicien face à l'entretien: institution, transmission, formation»

Ce chapitre offert en conclusion souligne notamment «qu'il est temps de dépasser la sous-traitance du psychologique par le psychiatrique, ou son inversion, qui conduisent, par trop souvent, à l'incommunicabilité institutionnelle du psychopathologique.» (p. 324). L'un et l'autre peuvent autant être consultants que psychothérapeutes et bien plus, la prise en charge peut être double, le premier étant acteur au niveau de la réalité concrète du patient, le second, au niveau de la réalité psychique. Cette compatibilité articulée permet en outre d'assouplir les inévitables réactivités des équipes soignantes, éducatives ou sociales. Enfin, sont traitées les voies de transmission, tels l'écrit et le vidéo, et la supervision.

Il est rare que l'on puisse disposer d'un ouvrage qui redéploie les concepts fondamentaux tout en traitant avec grande finesse des questions très contemporaines de pratiques. Celui-ci est en ce sens complet et à la portée autant d'étudiants que de cliniciens et offre peut-être bien à tout patient une forme de mise à distance de ce qui l'afflige.

Luce Des Aulniers

François Dagonet, Tobie Nathan

La mort vue autrement

Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1999, 141 pages.

On connaît le travail interdisciplinaire (ethnopsychiatrie) de Tobie Nathan, un de ceux qui résiste au nivellement que cette tendance méthodologico-épistémologique actuelle n'avait pas prévu; dans son cas, parlons plutôt d'hybridation féconde, en ceci que l'ailleurs n'est pas folklorisé, que l'Occident du nord n'est pas le centre du monde, avec comme résultat des propositions de pensée liantes plutôt que des vérités systématiquement assénées. En ce sens, il est difficile de comprendre que son apport ne tienne ici que dans une trentaine de pages, articulant par ailleurs des pans de ses travaux antérieurs, sous le titre «Le mort et son représentant». En voici une proposition: «La mort étant la disparition soudaine d'un être, expulsé du monde où il se trouvait, la mort est donc ce qui me contraint à donner naissance à d'autres êtres.» (p. 106). Dès lors, «C'est du fait de leur changement de monde qu'ils [les morts] contraignent les survivants à adopter des attitudes, des comportements, à obéir à des règles qui n'appartiennent pas au monde ordinaire, comme s'ils signifiaient qu'ils s'adresseraient désormais aux humains à partir d'un autre lieu.» (p. 119). Si les morts agissent de ce lieu, parfois en désordre, l'autorité du chef du groupe, de l'État, ou encore la dramaturgie notariale, les représentera. Cette contrainte sur les vivants est donc groupale et ritualisée (les deux, inséparables): c'est le groupe et le rite qui convoquent savamment - sans s'en douter!! - une vie autre aux morts, cette dernière pérenne et manifeste au quotidien des vivants. Tout destin serait en ce sens imbriqué à la vie du groupe, si bien que le rite de deuil ne peut être accompli en solitaire. Il en va du mort comme de l'impétrant à l'initiation (cette association a aussi été explorée antérieurement par L.-V.. THOMAS): toute existence conduit naturellement à un conglomérat figé, hétéroclite et en partie insignifiant qu'il faut périodiquement et culturellement casser. L'idéal à atteindre par ces fractures multiples tient en l'unicité et en la densité: de rares morts deviennent ancêtres et de rarissimes, divinités. «Nous voyons donc que le cadavre, avec toutes ses métamorphoses (cf. L.-V. Thomas, *Le cadavre*), est ici le noyau d'une construction conceptuelle particulièrement complexe qui diffuse sa logique dans tous les secteurs de la vie sociale. Un modèle de réflexion s'impose aux vivants, sourd de manière permanente des pratiques rituelles et s'impose comme une logique de l'univers. Selon ce modèle [...], ne pas initier les êtres, c'est se figer dans leurs tendances toujours infructueuses de contenir la multiplicité; les voir se rigidifier dans l'inutile effort d'empêcher l'implosion qui finira nécessairement par les transformer en grains de sable.» (p. 115). Il nous faut poursuivre comme lecteurs: nos contemporains veulent pour beaucoup devenir grains de sable, autonomisés qu'ils se croient du socius... Or, être grains de sable, pour l'auteur, c'est être mort doublement. *Quid* alors du deuil?

L'objet libidinal, construit par Freud et repris dans les théories contemporaines du deuil (comme équivalent à un autre problème psychique) en prend ici pour son rhume: le travail de deuil ne se réaliserait pas dans le sens de réactivation de la perte, mais bien dans celui du réapprentissage de soi, de l'autre, sur soi, sur l'autre. (Qui a décrété que ces deux termes étaient antinomiques?) «Traiter le mort implique toujours le recours aux techniciens locaux, alors que traiter l'endeuillé, en le détachant de ses liens les plus profonds, permet les captures d'âmes nécessaires à la construction des plus grands empires.» (p. 127). Se profilent ainsi les chicanes de territoire... qui dépassent les auditoriums pour s'étaler dans les média.

Ceci nous entraîne à évoquer ce qui constitue la large part du document, dans la contribution du philosophe François Dagognet, qui d'ailleurs répond à la fin à son coauteur: on apprend que «peu de penseurs se sont attachés à ce problème, sauf pour le minimiser ou le nier» (p. 13); le premier chapitre résume «ce que la science nous dit», notamment sur la volonté de continuation indéfinie de la vie et surtout sur la biologie de la mort dans la vie, de la vie dans la mort: «la société, à travers ses spécialistes [dont la médecine légale], continue à regarder «le corps» moins comme un «reste» que comme ce qui conserve les marques indélébiles de notre personnalité.» (p. 29). On cherchera en vain en quoi: se glisse ici un doute qui persistera, en ceci que la psyché, à la charnière du biopsychique et du culturel, est «oubliée», en dépit d'avancés de ce type: «L'idée juste englobe tout et ne s'en tient pas à un fragment.» (p. 19).

Les deux chapitres centraux survolent le système culturel: en premier lieu «il convient de mettre au-dehors ce qui s'est glissé au-dedans, afin d'éviter tout conditionnement. [...] À les sortir de l'ombre, nous pourrons échapper aux stéréotypes et aux idées convenues; il ne nous restera plus qu'à montrer le chemin (plus authentique et plus droit) qui s'ouvrira.»(p. 36, 38). Avec un très petit corpus d'auteurs sélectionnés, la peur de la mort est décelée dans «la société archaïque [sic], qui se prolonge parmi nous sous formes de rites, de dispositifs folkloriques, de cérémonies obligées, de superstitions» (p. 38) dont la «nocivité» est déclarée. Comme on le dit de la guerre. Cette idée de la mort (comme si, selon l'auteur, la mort n'inspirait que terreur) nous amène à la chasser, dans la personne du mourant et dans un rapport (à noter, jamais ambigu) aux morts qui les rend redoutables. Quant à l'eschatologie, second socle culturel, l'auteur démontre comment le platonicisme est thanatophile: «il supprime ou éteint la vie, tenue pour ce qui nous perd et nous souille.» (p. 47). Enfin, «la descente dans le gouffre de la subjectivité, comme son écoute [...] constituent, à nos yeux, le commencement de la psychopathologie.» (p. 49).«À partir du freudisme, "la mort se naturalise" et se revêt d'aspects encore plus sombres; elle nous infiltre; nous n'arrivons pas à nous laver de la faute ou du meurtre dont elle nous accable, en même temps que nous redoutons la violence destructrice de ce qui nous entoure.» (p. 53).

La nouvelle philosophie de la mort, «non nocturne» ne la remet pas dans la vie, au cours de la vie, par exemple dans l'Art, qui «ne touche que les esthètes» (p. 56), mais s'adonne à une perspective «communautaire» de sa survenue. (Quoi de neuf par rapport à la confiscation historique et une gestion de la mort?) En premier lieu, «celui qui va quitter la vie connaît une épreuve diminutive: n'est-ce pas le moment de la compenser (au moins partiellement) grâce à ceux qui l'entourent et à tout ce qui rappelle son passé (positif), ainsi que les liens toujours vivants avec ceux qui se trouvent à ses côtés? (p. 61). Ce moment devrait être occasion de réjouissances célébrant la cohésion raffermie du groupe par le mort, augurant de sa réorganisation et de sa refondation. (On veut bien, mais le problème réside dans la séquence – un peu rapide – de cette réjouissance, non dialectisée avec la crise et le chagrin.). En second lieu, pour ce qui concerne les obsèques, est reprise la valence de la terre, préférée au feu: «Grâce à ces morts, rassemblés, nous pouvons revenir à nos racines, aux fondateurs ou aux ancêtres. [...]

Ne retenons que le positif, comme si les liens avec le passé (ou le trépassé) ouvraient l'avenir.» (p. 66). À ce titre, des secondes obsèques sont proposées. Or la tristesse n'est pas autorisée, puisque le mort dispose d'un ministre pour compter auprès de ses survivants: «au notaire est dévolue la tâche la plus importante (par quelque côtés résurrectionniste); il s'inquiète de la matérialité des biens (là où le défunt s'est inscrit et a en quelque sorte déposé son ingéniosité, parce que la terre du paysan [on souhaite qu'il y ait là une allégorie], avant d'être une surface, expose la manière dont il l'a travaillée et sans doute améliorée), ainsi que du témoignage écrit de ses volontés. Il permet au mort non seulement de revenir dans la société mais de la consolider ou de la remodeler (il suscite de nouvelles ententes). La relation des vivants et des morts est rétablie, matériellement et spirituellement assurée.» (p. 75). Cette «indéchirable liaison» entre les vivants et les morts est toutefois malmenée: sont fustigés l'individualisme, le libéralisme, la gestion du temps qui rejette le mourant, etc. et «l'exaltation des différences (qui conduisent elles-mêmes aux différents.)» (p. 79). Que fait d'autre l'auteur? Concluons rapidement: il est désolant que cette perspective communautaire, si pertinente et potentiellement multivoque, soit si peu argumentée.

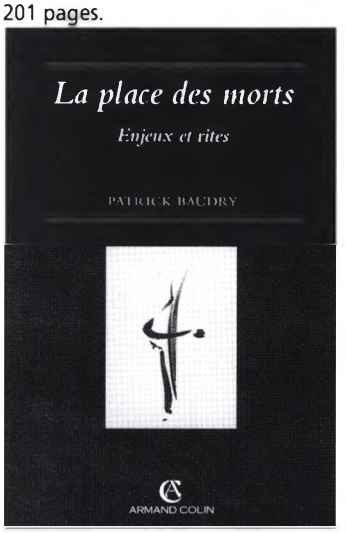
Il est souligné en couverture du livre qu'il semblait aux auteurs «que les textes actuellement disponibles étaient insuffisants: le deuil était envoyé à une question psychologique, à la souffrance psychique.». S'il est exact qu'on tend à cantonner le deuil dans une «ingénierie» psychosociale, ou une pathologisation (et ce ne sont pas tous les écrits et pratiques en psychanalyse et en psychiatrie qui distillent ce travers!), on reste encore ici néanmoins perplexe: quelle littérature a été consultée, à travers autant des ouvrages collectifs récents que des ouvrages majeurs d'origine francophone et anglo-saxonne? Comment autant parler de mémoire – de vie des morts – et à ce point négliger ses ascendants? Il ne s'agit pas tant d'effectuer un repérage académique des idées, mais au moins d'évoquer d'autres penseurs contemporains sur ces questions précises, desquels on pourrait bien être cryptomnésiques. Le graphisme et la couleur carillonante de couverture de ce petit ouvrage semblent nous lancer: morts, les Foucault, Jankélévitch, Thomas (pour ne citer que des philosophes de formation: et puis Baudrillard, et encore, que du côté français!) et leurs gros pavés ardus et inspirants... En ce sens, la prétention du titre de l'ouvrage et son propos, ce dernier certes condensé et stimulant dans le sens de provocateur, porte plus au scepticisme sympathique qu'à la validation scientifique: car à côté de ce que l'on peut en dégager ici, en partie fondé, cet «autrement » peut être différent que celui appelé, moins monolithique et tout de même porté par le savoir dit populaire, dans les récits de bord de route, dans les évocations en thérapie (hé oui!), dans les pratiques sociales nouvelles encore peu sondées, dans les chansons... Reprendre tout à coup cet «autrement» à son propre compte serait éloquent de quels enjeux actuels autour des discours – devenus «productions» – sur la mort?

Luce Des Aulniers

Patrick Baudry

La place des morts

Paris, Armand Colin, 1999, 201 pages.



À une époque où il faut tout voir pour croire, intellectualiser avant d'acquiescer, comment peut se construire l'espace des morts, cet espace qui sollicite obligatoirement un imaginaire collectif? La modernité a-t-elle réussi à ravaler la dimension fondamentale de la mort à un événement où l'individu pourrait, à lui seul, négocier son rapport à l'altérité? Nos rituels funéraires sont-ils devenus le lieu d'une parole désincarnée, relégués à l'expression de politesses circonstancielles? Voilà autant de questions essentielles auxquelles nous convie l'ouvrage du sociologue Patrick Baudry.

C'est à travers l'étude d'une culture quotidienne, où les gestes discrets et les paroles des survivants témoignent de la négociation perpétuelle s'établissant entre vivants et morts, que le sociologue entend démontrer comment la culture contemporaine résiste à la production d'une société sans altérité. Une société qui voudrait communiquer sur l'incommunicable, réduire la place des morts aux cimetières et colmater les vides béants laissés par la mort. Mais, nous dit l'auteur, en creux de cette rationalisation de la mort et loin des lieux communs, un récit discret prend vie entre vivants et morts.

Avant de conduire le lecteur sur ce versant peu exploré, de prendre acte d'une parole souvent en morceaux et de tendre l'oreille aux murmures du silence, l'auteur nous rappelle les enjeux des rites funéraires. Le détour théorique qu'il emprunte permet au lecteur de saisir l'évolution et les mutations de la ritualité funéraire contemporaine. La démonstration exhaustive, qui s'appuie essentiellement sur l'enseignement de Louis-Vincent Thomas, amène le sociologue à identifier les misères de la ritualité funéraire qui ferait état d'une société à la fois en panne de sens et de solidarité. L'inquiétude de l'auteur se traduit en ces termes:« N'est-ce pas à une ritualité de la ritualité qu'on a de plus en plus affaire? On n'est plus «dans» le rite, mais dans un jeu ritualisé du rite; comme si nous étions gardés à distance de la scène des funérailles, comme si nous ne pouvions plus «directement» nous y investir. Comme si ces gestes qui supposent des croyances, qui engagent des gestes, ne pouvaient plus s'entendre qu'au second degré.» (p. 38). Dans ce contexte, « comment croire à ce que l'on sait devoir faire croire? Comment participer de ce qu'on sait être une mise en scène?» (p. 77).

Or, insistera P. Baudry, l'imaginaire social est fondamental dans l'attribution d'une destinée *post mortem* de celui qui n'est plus, non pas au sens d'une simple destination religieuse, mais dans la construction cruciale d'une limite entre l'inhumain et l'humain. La faillite de l'imaginaire social rend difficilement perceptible cette limite et nuit au congédiement du mort. Cette confusion entre vivants et morts se manifeste à travers les progrès de la thanatopraxie qui viennent à la rescousse de notre incapacité à situer l'invisible. Au moment où le visage inhumain du défunt devrait nous aider à nous en séparer, le thanatopracteur «veut rapprocher le mort de ceux qui lui survivent, et permettre de le montrer «comme» de son vivant».(p. 128). Selon le sociologue, «quand on croit que le mort s'est seulement absenté, qu'il va revenir tout à l'heure [...], on est dans la folie, dans l'irrespect de la séparation des morts et des vivants.» (p. 129). Voilà une situation dangereuse qui, nous mentionne P. Baudry, affaiblit la capacité d'une société à ériger la limite fondatrice de l'espace humain.

Le détour technique qui vise la production d'une image pacifiée de la mort en situant le défunt du côté des vivants, court-circuite non seulement la manœuvre culturelle d'une différenciation fondamentale entre vivants et morts, mais aussi notre capacité à entrer dans le deuil. Comment pourrait-on réussir à nous séparer de ce «vivant-mort» qui dort? Aux yeux de l'auteur, c'est cette confusion entre vivants et morts, entre l'inhumain et l'humain, qui fait défaut dans la ritualité funéraire contemporaine. Dans ces circonstances, et c'est ici que se situe l'enjeu fondamental de l'ouvrage, «comment une culture fondamentale parvient-elle à négocier autrement cet écart nécessaire, cette construction de l'ailleurs, et son articulation à ce monde?» (p. 144). Une fois la question posée, le détour théorique achevé, le sociologue amène le lecteur au seuil de cette culture quotidienne où la mort ne saurait se taire.

À l'abri des regards, loin des funérariums et des cimetières, le souvenir du défunt échappe à toute forme de classification rationnelle, à la cristallisation de cette «dernière image» produite par le savoir technique. Dans la banalité des jours qui se suivent, une mélodie empreinte des moments forts du passé ou encore la vue d'un paysage ramène brusquement à la vie celui qui n'est plus. De même, l'histoire du mort continue de se raconter à travers la manipulation d'objets hautement symboliques. L'objet ressuscite la présence du défunt, compense la perte, mais bien plus, il établit la distance; il situe l'invisible dans notre monde. «C'est à cette condition dont nous savons depuis la vie ordinaire mettre en scène la représentation, que nous sommes protégés de la folie, que nous sommes protégés de la confusion.» (p. 159). Discrètement, ces scènes de la vie quotidienne, qui se situent en marge des discours officiels, sont les manifestations tangibles de la manœuvre d'une culture fondamentale.